

# Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

**LE BLOC-NOTES DE DOMINIQUE HOIZEY N° 57**

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>  
JANVIER 2021 ISSN 2431-1979

日本で散歩に行こう

PROMENONS-NOUS AU JAPON

## Les japoneries de Pierre Loti

LIRE PAGES 2-3



Pierre Loti en 1893 dans sa « pagode japonaise »

## Apollon et Aphrodite au Japon

À propos du livre de Michael Lucken *Le Japon grec*

LIRE PAGE 3

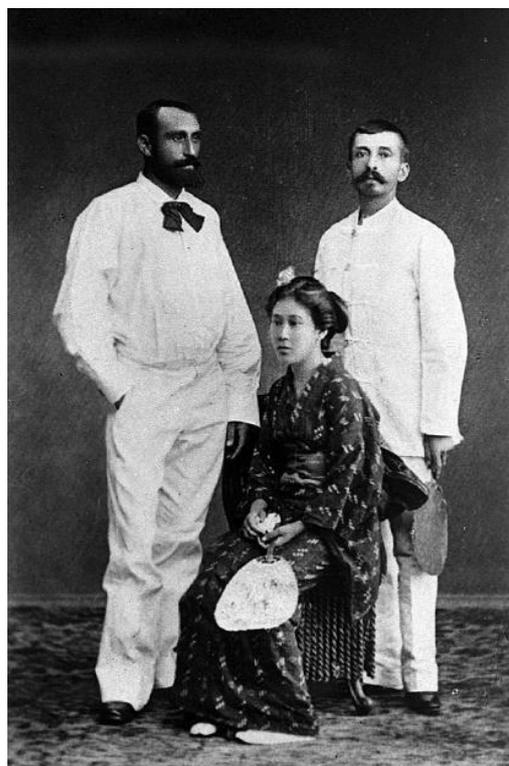
## Yukio Mishima

ou la mort considérée comme un des beaux-arts

LIRE PAGE 4

# Les japoneries de Pierre Loti

Qui n'a pas lu *Madame Chrysanthème* ? Et qui n'a jamais entendu un seul air de *Madama Butterfly* ? Certes la tragédie japonaise dont Giacomo Puccini composa la musique est une lointaine « cousine » du roman de Pierre Loti – deux Américains, un écrivain, John Luther Long, et un homme de théâtre, David Belasco, sont passés par là – mais elle n'en témoigne pas moins, à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, de la popularité internationale de *Madame Chrysanthème* dont André Messager avait tiré quelques années avant Giacomo Puccini une comédie lyrique. La première des « japoneries » de Pierre Loti a été d'épouser en 1885 « pour un mois renouvelable » – le temps de son séjour à Nagasaki (trente-six jours !), une jeune fille dont il brosse un portrait stéréotypé dans une lettre de cette époque : « Vous avez déjà vu sur tous les éventails cette figure de poupée, ces épingles piquées en soleil dans les cheveux et cette tunique collant au bas des jambes avec une traîne en queue de lézard.<sup>1</sup> » Une photo d'elle permet de s'en faire une meilleure représentation. La vraie « Madame Chrysanthème » s'appelait Okané-san.



Pierre Loti (à droite), Pierre Le Cor et Okané-san (« Madame Chrysanthème ») en 1885

Pierre Loti nous a laissé dans ses fameuses *Japoneries d'automne* publiées en 1889 de belles images du Japon mais aussi des impressions nuancées ainsi que des jugements à l'emporte-pièce. Ici, il évoque une « foule enfantine et frivole, comme on en voit de peintes sur les éventails ou les tasses à thé, foule qui babille, qui s'agite, et d'où partent des éclats de rire<sup>2</sup> » ; là, il décrit des « dames souriantes, avec des piquets de fleurs artificielles dans leurs beaux chignons gommés<sup>3</sup> ». Et ailleurs, il se moque de « gentilles guenons japonaises<sup>4</sup> » ! Pierre Loti choque quand il s'exclame à la vue de fripes étalées dans une rue : « Passons vite, tout cela sent la race jaune, la moisissure et la mort.<sup>5</sup> » Ce n'est pas la seule fois où il emploie l'expression « race jaune ». Un peu plus loin, nous sommes à Kyoto en 1885, il exprime son agacement : « Et puis ces odeurs de race jaune, de cuisine au riz, de musc, de je ne sais quoi, vous écœurent. Et tout ce monde se retournant pour vous regarder comme une bête de ménagerie ; ces rassemblements de jeunes femmes curieuses [...] : minois pareils, jaunes, enfantins, à tout petits yeux mignards, à traits vagues comme une ébauche. Et constamment cette politesse, et constamment ce rire...<sup>6</sup> » Les propos outranciers de l'écrivain, écrit son biographe, Alain Quella-Villéger, « font partie du personnage pour le meilleur et pour le pire<sup>7</sup> ».

Quand Pierre Loti écrit après avoir visité « sans bien comprendre » de vieux temples qu'« entre ce Japon et nous, les différences des origines premières creusent un grand abîme<sup>8</sup> », on le croit. La description qu'il fait du Grand Bouddha de Kyoto témoigne de cette incompréhension : « Non, vraiment, il est trop drôle ce Bouddha, avec son cou de cigogne et son air bête ; drôle à la manière de ces bonshommes de neige que les gamins font au coin des rues ; drôle à la manière d'une gigantesque caricature, dont on aurait confié la confection à des petits enfants. On me regarde, pour savoir quelle figure je vais faire : alors naturellement cela me gagne, c'était inévitable. Quel pays, que ce Japon, où tout est bizarrerie, contraste !<sup>9</sup> »

Le meilleur des japoneries de Pierre Loti est dans ces pages où l'écrivain se révèle un talentueux artiste...peintre des paysages somptueux que le Japon offre à la vue comme ce qu'il voyait de sa chambre d'hôtel :

Au premier plan est le jardin, avec son labyrinthe en miniature, ses toutes petites rocailles, son tout petit lac, ses arbustes nains, dont les uns ont des feuilles, les autres des fleurs seulement, toujours comme dans les paysages sur porcelaine. Par-dessus ces gentilles choses, maniérées à la japonaise, se déploie dans les grands lointains toute la ville aux milliers de toits noirs, avec ses palais, ses temples, sa ceinture de montagnes bleuâtres. Toujours la légère vapeur blanche de l'automne flottant dans l'air, et le tiède soleil éclairant tout de sa lumière pure. Et la campagne toute remplie de la musique éternelle des cigales.<sup>10</sup>

Et puis, bien sûr, comment aurait-il pu ne pas nous renvoyer l'image du mont Fuji ? « [...] il est là, dessiné en traits d'une netteté profonde, surprenante, - avec sa pointe blanche trempée dans la neige, dans le froid des espaces vides.<sup>11</sup> »

Pierre Loti, assurément, préférait au Japon des années 1880, « improvisé sur les débris de l'ancien<sup>12</sup> », le Japon éternel qui le plongeait « dans un passé plein d'énigmes<sup>13</sup> ». Ainsi l'histoire des quarante-sept samourais, noble et chevaleresque, « si étonnante d'héroïsme, d'honneur exagéré, de fidélité surhumaine<sup>14</sup> », jetait-elle pour lui au moment de quitter le Japon « une ombre de respect sur ce Japon [qu'il a] tant raillé<sup>15</sup> ».

📖 1. Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti, une vie de roman*, Calmann-Lévy, 2019, p. 147. 2. Pierre Loti, *Japoneries d'automne*, Calmann-Lévy, 1926, p. 45. 3. *Ibid.*, p. 45. 4. *Ibid.*, p. 20. Pierre Loti dans le même passage compare deux touristes anglaises d'un âge mûr à « deux grands singes mâles [...] costumés pour quelque représentation à la foire ». 5. *Ibid.*, p. 23. 6. *Ibid.*, p. 36. 7. Alain Quella-Villéger, *op. cit.*, p. 420. 8. Pierre Loti, *op. cit.*, p. 28. 9. *Ibid.*, p. 34. 10. *Ibid.*, p. 21. 11. *Ibid.*, p. 119-120. 12. *Ibid.*, p. 122. 13. *Ibid.*, p. 122. 14. *Ibid.*, p. 216. 15. *Ibid.*, p. 217.

# Apollon et Aphrodite au Japon

À propos du livre de Michael Lucken *Le Japon grec*

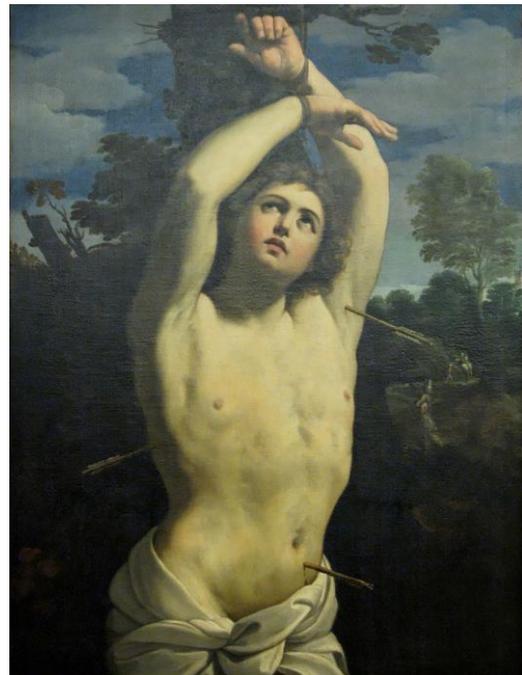
Si l'on peut parler de Japon « grec », c'est que le monde gréco-romain fait partie des fondements de la culture japonaise d'aujourd'hui. « Le Platon des romantiques allemands, écrit Michael Lucken, le rôle d'Épicure dans la genèse du marxisme, l'opposition entre le dionysiaque et l'apollinien chez Nietzsche font partie du tableau générique de la modernité japonaise.<sup>1</sup> » La passion d'un écrivain comme Yukio Mishima pour la Grèce antique est sur ce point éloquente : « Aujourd'hui, j'ai vu enfin l'Acropole ! Et le Parthénon ! Et le temple de Zeus !<sup>2</sup> » On n'oublie pas que le grand écrivain japonais se laissa inspirer par la belle histoire de Daphnis et Chloé en écrivant son roman *Le Tumulte des flots*. Si donc le Japon « grec » est une réalité, l'idée en est née en fait en Europe où à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle un voyageur allemand, Engelbert Kaempfer, auteur d'une *Histoire de l'Empire du Japon*, pensait que les Japonais étaient les cousins des Grecs et des Goths ! Plus tard, en contemplant leur culture, on parlera des Japonais comme des Grecs de l'Orient : « L'association de la Grèce antique et du Japon contemporain est au cours des années 1870 à 1920 un lieu commun parmi les artistes et amateurs d'art européens.<sup>3</sup> » Toutefois, on aimerait qu'en Europe, où « plusieurs patronymes japonais, chinois ou indiens alignés les uns derrière les autres tendent à provoquer un sentiment d'altérité tel que l'intellection même semble impossible<sup>4</sup> », on se montre à l'égard des cultures asiatiques aussi disposé que les Japonais l'ont été pour comprendre Platon. Il est vrai qu'au Japon, « l'empire des signifiants est si vaste, il excède à tel point la parole, que l'échange des signes reste d'une richesse, d'une mobilité, d'une subtilité fascinante en dépit de l'opacité de la langue, parfois même grâce à cette opacité.<sup>5</sup> »

📖 1. Michael Lucken, *Le Japon grec*, Gallimard, 2019, p. 221. 2. John Nathan, *Mishima*, nouvelle édition, Gallimard, 2020, p. 145. 3. Michael Lucken, *op. cit.*, p. 34. 4. *Ibid.*, p. 75. 5. Roland Barthes, *L'empire des signes*, Points Essais/Éditions du Seuil, 2014, p. 22.

# Yukio Mishima ou la mort considérée comme un des beaux-arts

Le 25 novembre 1970, l'écrivain japonais Yukio Mishima – quarante romans, dix-huit pièces de théâtre et je ne sais combien de nouvelles et d'essais littéraires – se donnait la mort à la manière d'un samouraï. On comprend que pour son traducteur américain et futur biographe John Nathan – il le connaissait depuis les années soixante – la nouvelle de sa mort demeura longtemps « un concept insaisissable par l'esprit et plus encore par le cœur<sup>1</sup> ». Comment ne pas croire Yukio Mishima quand il écrit dans *Confessions d'un masque*, un roman publié en 1949 et dont Dominique Palmé nous a dernièrement offert une nouvelle et limpide traduction, qu'au cours de ses jeunes années « la pensée de [sa] propre mort [le] faisait frémir d'une joie mystérieuse<sup>2</sup> » ? Cette « propension irrésistible à rêver d'hémoglobine » ancrée en lui par une anémie est glaçante : « Je ne connaissais pas encore les œuvres de Sade mais, vivement impressionné par les scènes au Colisée dans *Quo Vadis*, j'avais bâti, à ma manière, un théâtre du meurtre. Là, pour mon seul divertissement, de jeunes lutteurs romains offraient leur vie. Il fallait que leur mort se passe dans un bain de sang, et aussi qu'elle soit ritualisée.<sup>3</sup> » La page la plus émouvante des *Confessions d'un masque* est sans doute celle où Yukio Mishima évoque le *Saint Sébastien* de Guido Reni : « Sur son torse bombé, sur son ventre tendu, autour de son bassin légèrement déhanché, flottaient comme en vacillant, non

pas la souffrance, mais les ondes d'une délectation empreinte de mélancolie, pareille à une musique.<sup>4</sup> » Et c'est « emporté par une jouissance païenne » que tout l'être de notre éphèbe japonais vacille en découvrant ce tableau : « Mon sang s'emballa dans mes veines, mon organe s'irrigua des teintes de la fureur.<sup>5</sup> »



Saint Sébastien  
Guido Reni – Musées du Capitole (Rome)

Je ne sais pas si Yukio Mishima considérait la mort comme un des beaux-arts – je me réfère au titre d'une œuvre célèbre de Thomas de Quincey – mais elle est formidablement présente dans son œuvre. Ne pouvant pas mener ici une enquête plus exhaustive sur le sujet, je me contenterai de citer un roman publié en 1968 dans un hebdomadaire japonais. Il s'agit de *Vie à vendre* que Dominique Palmé a eu la bonne idée de traduire. C'est l'histoire d'un type, Hanio, qui, un soir, « alors qu'il lisait le journal dans le snack-bar où il dînait toujours, [...] avait soudain été pris de l'envie de mourir<sup>6</sup> ». Il rate, bien sûr, son suicide. Il fait alors passer une annonce dans un journal : « Je propose une vie à vendre. » Croyez-moi, ce n'est pas gagné ! Il en arrive même à constater qu'« il faut de l'énergie, même pour jouer avec l'idée de la mort<sup>7</sup> ». Du pur Mishima !

1. John Nathan, *Mishima*, traduit de l'anglais par Tanguy Kenec'hdu, nouvelle édition, Gallimard, 2020, p. 13. 2. Yukio Mishima, *Confessions d'un masque*, traduit du japonais par Dominique Palmé, Gallimard, 2019, p. 114-115. 3. *Ibid.*, p. 93. 4. *Ibid.*, p. 48. 5. *Ibid.*, p. 49. 6. Yukio Mishima, *Vie à vendre*, traduit du japonais par Dominique Palmé, Gallimard, p. 14. 7. *Ibid.*, p. 88.